

Jean Sénac (1926 – 1973)

*Il est bon que la poésie
nous rappelle qu'elle est aussi,
à sa façon, un fusil de semailles.*

Jean Sénac

Je me souviens de Jean Sénac et de son sourire radieux qui cachait mal ses blessures.

Je me souviens de sa longue barbe solaire. Je me souviens qu'il disait, se laissant pousser la barbe : « Je prends le maquis ».

Je me souviens de sa voix exaltée/exaltante dans son émission radiophonique « Poésie sur tous les fronts ». Je me souviens des mots choisis qu'il prononçait et qui avaient dans sa bouche comme un goût de *cornes de gazelles*.

Je me souviens de sa vieille machine à écrire et de ses tapuscrits impeccables.

Je me souviens de son vieux tourne-disques et du vinyle « Chants berbères de Kabylie » de Marguerite-Taos Amrouche qu'il m'avait fait découvrir.

Je me souviens de la petite carte de visite, punaisée sur sa porte d'entrée, où était écrit de sa main « Taper très fort » suivi de son fameux soleil aux cinq rayons.

Je me souviens du long couloir en angle droit qui menait à ce qu'il appelait sa « cave-vigie ». Je me souviens, juste à gauche en entrant, d'une ouverture grillagée laissant voir un tas d'immondices.

Je me souviens d'un grand poster de James Dean placardé dans sa chambre exigüe. Je me souviens de la citation d'Antonin Artaud, épinglée au-dessus de son lit : *En guise / de choix / d'un / corps / je dis / merde / à tout / et / je dors*.

Je me souviens, l'ayant tiré de son sommeil en plein jour, qu'il m'avait demandé, un peu gêné, si je voulais bien lui prendre une baguette et une plaquette de beurre chez l'épicier du coin. Je me souviens qu'il insistait pour que je prenne les pièces de monnaie qu'il me tendait. Je me souviens de la minuscule cuisine où il prit probablement son unique repas de la journée : un café noir accompagné d'une tartine beurrée. Pendant qu'il me parlait, je me souviens qu'il ramassait une à une les miettes de pain tombées sur la table, et qu'il les portait à la bouche.

Je me souviens de cris hystériques juste en bas de chez lui : « Ce sont les jeunes filles de l'atelier de couture ; c'est comme ça tous les jours... » me dit-il.

Je me souviens de ce jour où il était particulièrement loquace. Comme il s'approchait de la fenêtre, il s'arrêta brusquement et me dit : « Viens voir les lapins ». Curieux, je m'avançais vers l'ouverture qui donnait sur une toute petite cour intérieure tout en bas, et vis des rats de taille inhabituelle en effet.

Je me souviens d'avoir descendu avec lui la rue Didouche Mourad. En passant devant un mendiant, je me souviens de lui avoir donné un dinar. Je me souviens que mon geste l'avait irrité. Je me souviens de la remarque qu'il me fit : « Tu ne lui rends pas service. Cela ne fait que le maintenir dans cet état. Il y a trop de mendiants. Il faut les laisser dans la misère afin qu'ils se révoltent ».

Je me souviens de la fois où il m'a semblé heureux, presque serein : il allait dîner chez Nathalie. Je me souviens que ce jour-là nous avons fait un bout de chemin ensemble dans Alger. Je me souviens qu'à plusieurs reprises il essuya les quolibets de petites frappes qui le traitaient de pédé. Je me souviens qu'en passant devant un fleuriste, il acheta une rose pour Nathalie.

Je me souviens d'avoir mangé en sa compagnie une *loubia* à cent sous dans un boui-boui de la rue Tanger et de l'avoir trouvée bonne.

Je me souviens qu'il avait toujours une foule de choses à raconter. Je me souviens qu'il était trop intarissable pour que j'arrive jamais à placer un mot. Je me souviens qu'à l'issue de chacune de nos rencontres, je repartais comme dopé, avec une pressante envie d'écrire.

Je me souviens que sa mort tragique en 1973 nous avait plongés, mes camarades poètes et moi, dans une stupeur proche de la léthargie au point que certains d'entre nous avaient définitivement cessé d'écrire.

Je me souviens de lui avoir un jour posé la question de savoir s'il croyait en Dieu. Je me souviens de sa réponse laconique : « Ça dépend des jours ».

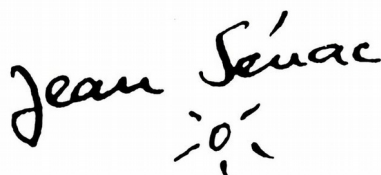
Je me souviens de Sénac comme de quelqu'un d'absolument intègre et qui avait un sens aigu de la justice. Je me souviens de lui comme d'un Saint, comme de quelqu'un en qui brûlait continuellement un feu sacré.

Je me souviens de sa passion pour ceux qu'il appelait les voyous de la révolution : « Rimbaud, Maïakovski, Essenine, Ginsberg, Voznessensky, les voyous de l'autogestion, les Vietnamiens, les Palestiniens, les Black Panthers... » et les mystiques soufis.

Je me souviens qu'à l'instar de Ginsberg, il considérait tout être et toute chose ici-bas comme sacrés. Lui-même est sacré. Son œuvre riche et vigoureuse est sacrée. Sa parole, toujours vivante, est sacrée. Plus que jamais nous en avons besoin.

Hamid TIBOUCHI

[Merci à Georges Perec grâce à qui l'écriture de ce texte m'a été rendue plus facile.]



Jean Sénac